

Le temps révélé (Les derniers jours du recommencement)
d'Alicia Lorente

Annie Lafleur

Number 262, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88338ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lafleur, A. (2017). Review of [*Le temps révélé (Les derniers jours du recommencement)* d'Alicia Lorente]. *Spirale*, (262), 10–14.

Sœurs Lumière

Par Annie Lafleur

LE TEMPS RÉVÉLÉ (LES DERNIERS JOURS DU RECOMMENCEMENT)
d'Alicia Lorente *

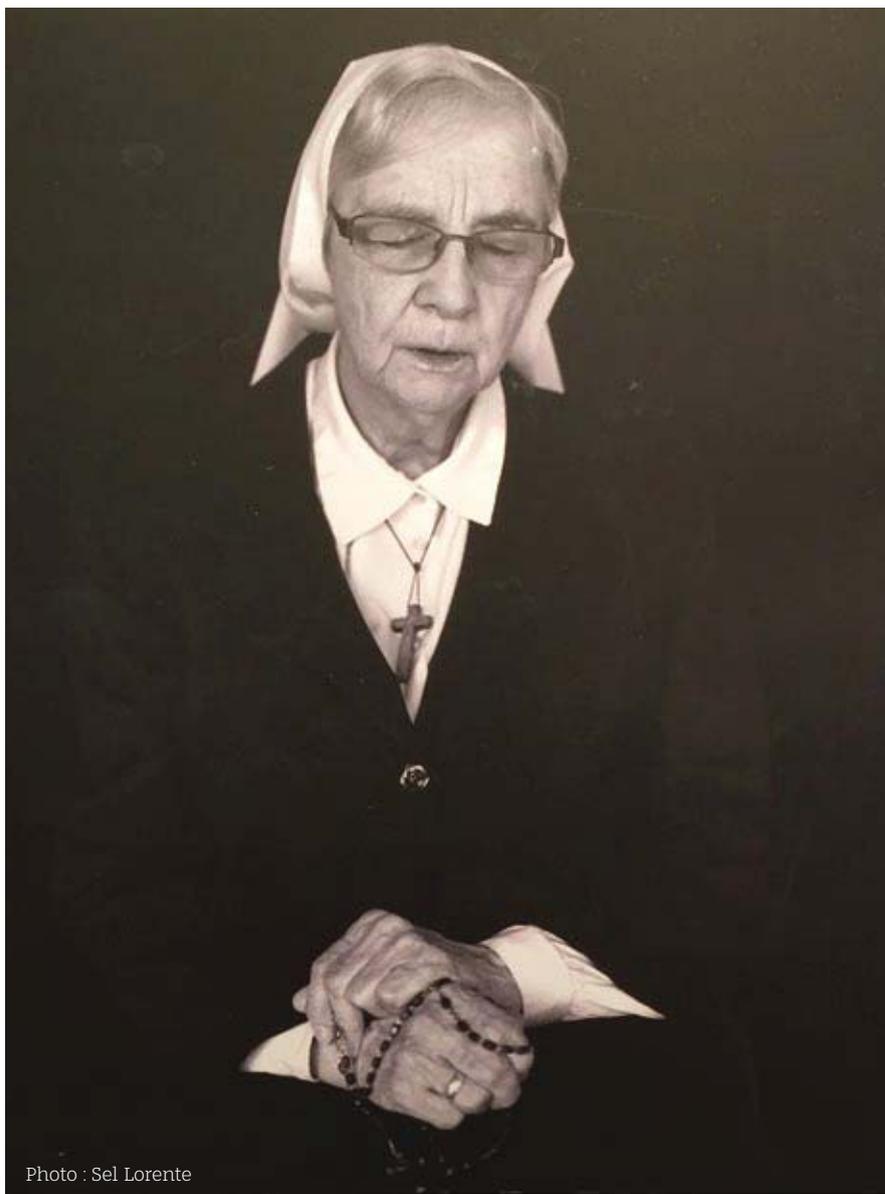


Photo : Sel Lorente

L'histoire de la congrégation des Petites Franciscaines de Marie, fondée en 1889 et implantée dans Charlevoix depuis 1891, débute à la paroisse Worcester, dans le Massachusetts, où un petit groupe de Canadiennes sont réunies pour prendre soin d'orphelins et de personnes âgées. Les Tertiaires de Worcester et le curé en place souhaitent alors former une communauté religieuse, ce que l'évêque du diocèse refuse. Au même moment, à Baie-Saint-Paul, le curé Ambroise-Martial Fafard met sur pied l'Hospice Sainte-Anne, qui héberge des personnes ayant une déficience, des pauvres et des vieillards. Sur son invitation, quatre Tertiaires le rejoignent pour l'aider à son projet. Quelques années plus tard, la congrégation est officiellement fondée, comptant au total 11 fondatrices inséparables et dévouées. À la suite du décès du curé Fafard, mère Marie-Anne-de-Jésus prend le relais de la congrégation et fait édifier une chapelle dédiée au Sacré-Cœur ainsi qu'une maison mère pour la communauté, celles-là mêmes que j'ai pu visiter lors de mon passage, à l'été 2017. Impossible de rester de marbre devant l'œuvre de ces femmes courageuses dont la mission première fut de vivre en sororité afin de venir en aide aux plus démunis, suivant l'esprit de saint François d'Assise. Les 11 religieuses passeront le flambeau à différentes

communautés disséminées dans plusieurs régions du Québec, communautés qui suivront également leurs principes humanitaires : soulager, instruire, soigner, écouter, aimer et prier constitueront les actes et l'œuvre d'une vie à la fois humble et magnanime.

Pèlerinage et tribulations

Le projet de l'exposition *Le Temps Révélé (Les derniers jours du recommencement)* a été initié par le directeur du Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul - situé à un jet de pierre du couvent -, Jacques Saint-Gelais Tremblay. Celui-ci tenait à «saisir l'intimité de ces femmes passionnées et animées d'une foi profonde, durant leurs derniers jours dans ce bâtiment qu'elles ont décidé de laisser à [la] communauté». En guise de préambule à l'exposition, je marque un premier arrêt devant le bâtiment en question, qui est partiellement en chantier au moment de ma visite. Je ne peux m'empêcher de jeter un œil aux salles en rénovation, drapées de bâches et jonchées d'outils de toutes sortes. Pour se rendre à la chapelle, il faut

être escorté et suivre les indications gestuelles des guides. Je passe ainsi de l'étrange chapelle désertée - coquille or et blanche - au sanctuaire verdoyant surmonté du regard suppliant de la Vierge secourable, qui tend désormais les bras vers le peuple. Je constate, à l'intérieur comme à l'extérieur, ce à quoi les sœurs ont dû renoncer pour boucler leur œuvre : un legs inestimable que la photographe et peintre mont-réalaise d'origine espagnole Alicia Lorente a capté lors de son séjour, en février 2017. Installée dans l'une des modestes chambrettes du couvent, la photographe a côtoyé une quinzaine de jours durant les religieuses affairées à leur déménagement, entre les adieux et l'espoir d'une vie nouvelle. Munie de cinq appareils photo analogiques, de deux trépieds et d'un drap noir, Lorente a opté pour une approche tout en douceur, délaissant le flash pour la lumière naturelle, le recadrage pour la géométrie dictée par les lieux.

À l'orée de la salle du musée est installé un écran qui passe en boucle une capsule vidéo, produite

par La Fabrique culturelle, résumant le séjour de Lorente et la visite de l'exposition par les Petites Franciscaines de Marie. Accueillent ensuite le visiteur un artefact - une statue de la Vierge secourable sur un piédestal - et deux œuvres installées aux murs : soit un tableau orné du blason de la congrégation auquel fait écho une photographie de sœur Michèle Lessard, debout sur une chaise, photographiant un gâteau déposé sur une table nappée de dentelle. Jolie mise en abyme du projet, sous le signe de l'hommage, de la célébration. La salle d'exposition au plafond cathédrale est ceinturée de photographies en noir et blanc à hauteur d'homme, dans une alternance de formats moyens encadrés et de très grands formats simplement épinglés aux murs. Au milieu, trois pans de mur forment un «U» à l'intérieur duquel sont consignées d'autres photographies, ainsi qu'un artefact à chaque extrémité : armoire-reliquaire, machine à coudre de cordonnier, tabernacle, machine à écrire, meuble à couture, ostensor, prie-Dieu, pigeonnier, chaises, tout ce mobilier semble rapatrié du couvent que je viens tout juste

Sur le mur est de la salle se trouve une mosaïque composée de 36 portraits qui, par leur nombre et leur présentation, participent au même effort d'unité, élément essentiel à la compréhension de la cohésion qui existe entre ces femmes.

de visiter. Les photographies présentées sur le pourtour de la salle privilégient la vie quotidienne des sœurs et leurs espaces de travail, tandis que les photos et le mobilier liturgique installés au cœur de l'espace concentrent la thématique sur la vie religieuse des Petites Franciscaines de Marie. L'accrochage et la mise en espace sont judicieux, sobres et élégants, notamment grâce au travail du commissaire attitré à l'exposition, Serge Murphy. La qualité des photographies est appréciable : celles-ci sont juste assez granuleuses et contrastées, jamais trop léchées (il n'y a aucune retouche) ni trop invasives, toujours pertinentes et bavardes. Les cadrages sont irréprochables, les scènes et les angles des prises de vue, riches et variés; l'artiste manie tous les sujets avec le même talent, passant naturellement de la nature morte aux portraits classiques, du grand-angle au plan serré.

Quelques épines au bouquet

La présentation de quelques-unes des photographies de format moyen est parfois inégale; certaines sont encadrées directement à l'image, d'autres n'ont pas de passe-partout : une décision qui fait un peu sourciller par le manque de finition qu'elle laisse apparaître dans un contexte muséal. À l'inverse, les grands formats au jet d'encre, simplement fixés aux murs par quatre épingles ou quatre clous, sont les plus réussis d'un point de vue plastique, car leur présentation contemporaine et leur matérialité - en plus d'être parfaitement assumées - s'efforcent de créer un rapprochement entre le regardeur et le sujet; approche fort bienvenue dans cette exposition au caractère somme toute assez austère. De plus, ces tirages géants aux noirs profonds et veloutés exacerbent la présence des sujets, dont on ne se lasse pas.

Sur le mur est de la salle se trouve une mosaïque composée de 36 portraits qui, par leur nombre et leur présentation, participent au même effort d'unité, élément essentiel à la compréhension de la cohésion qui existe entre ces femmes. Ces photos captent les sœurs dans une pose classique et picturale. Assises face à l'appareil photo, mains croisées ou à plat sur les cuisses, vêtues d'un habit noir et d'une blouse immaculée, modeste croix de bois au cou ou montée en broche, les religieuses dévoilent leur sourire brillant ou préfèrent le mystère qui les guide. D'une façon ou d'une autre, elles se prêtent sagement au jeu derrière leurs lunettes. Cette proposition constitue certainement l'hommage le plus senti à leur humilité et à leur admirable personne. Parmi ces portraits se glissent notamment les icônes de la Vierge et de saint François d'Assise auxquels les sœurs





Photo : Sel Lorente



L'intimité des sœurs se présente davantage comme une métaphore, plus profonde et souterraine encore que ce que l'image en laisse paraître au premier coup d'œil.

ont voué un culte intarissable, ainsi qu'une petite chaise de salon de coiffure, casque levé, présage plus léger de leur absence imminente. Cette collection unique forme à elle seule la pièce de résistance de l'exposition, car elle ne cherche pas inconsciemment à supplanter une personne par un objet, ce que tentent en vain les artefacts et le mobilier liturgique disposés froidement sur des socles ou sur le sol, qui peinent à révéler autre chose que leur masse, leur rareté ou leur soudaine inutilité. Or, sans eux, la salle serait physiquement vide. Cependant, avec eux, la salle est symboliquement vide. Par ailleurs, aucun cartel ne nous renseigne sur leur provenance ou leur usage dans le cadre de la vie religieuse des Petites Franciscaines de Marie.

S'effacer pour mieux voir

L'art du portrait en noir et blanc s'exprime avec assurance chez Lorente, qui le pratique depuis plus de 20 ans. Les Mordecai Richler, Mavis Gallant, Octavio Paz, Alex Colville, Guido Molinari, Tahar Ben Jelloun, Carlos Fuentes et Marie-Claire Blais de ce monde, pour ne nommer qu'eux, forment le noyau dur de sa production artistique, sans compter la série des toréadors, tout aussi percutante. Il va sans dire que les Petites Franciscaines de Marie n'ont pas l'habitude d'être photographiées dans leur milieu de vie et de culte, et « n'aiment pas beaucoup la caméra », confiait l'artiste à La Fabrique culturelle. Si la photographe a réussi envers et contre tout à documenter leur habitat et à fixer leurs gestes à un point culminant de leur vie, elle est aussi parvenue à dévoiler un état plus subtil de leur quête, à savoir la recherche d'une paix intérieure,

nécessaire à la bénédiction de ce départ inévitable. Ce tour de force est visible dans le choix des angles de prises de vue et des objectifs, voire de l'inclusion ou de l'exclusion de la photographe dans certaines scènes. Par exemple, durant la chorale des religieuses avec sœur Louise Boutin ou lors de la célébration des 60 ans de vie religieuse de sœur Aliette Bolduc, on l'imagine d'emblée assise sur un banc de la chapelle ou debout près d'une table festive. Les vues en plongée du jubé imposent pour leur part une plus grande distance avec les sujets, laquelle est proportionnelle aux moments captés : une sœur se recueille, un groupe serré se donne l'accolade tandis que la photographe s'efface respectueusement. Les artefacts ou les intérieurs vides sont plus aisément croqués de près avec des focales normales pour plus de réalisme.

L'intimité des sœurs se présente davantage comme une métaphore, plus profonde et souterraine encore que ce que l'image en laisse paraître au premier coup d'œil. Dans des moments plus poétiques, la photographe accède en quelque sorte aux coulisses de leur vieillesse, au grand secret qui les prépare à leur départ, et symboliquement à leur mort. On pense au portrait de sœur Gisèle Tremblay, yeux clos, tête légèrement inclinée vers le cœur : l'angle inversé de la *Pietà* de Michel-Ange. Ailleurs, sœur Annette Castonguay, assise seule au milieu de la salle de télévision communautaire, entourée de chaises vides et voilée d'une fragile lumière, est captée de dos par la photographe, qui sait dès lors se faire oublier. Une grande part de la charge affective de ce travail photographique repose sur ce passage délicat, à double sens et

extrêmement privé, qui nous fait presque espérer la réhabilitation du couvent afin d'alléger le fardeau de ces femmes. Compassion, reconnaissance et impuissance engagent certes un rapport nuancé avec l'œuvre, qui cherche à rendre hommage et à magnifier.

Sans elles

L'étrangeté, en même temps que la beauté, de ce projet d'exposition réside dans la fabrication récente de « futures archives » – les photographies de Lorente –, dont l'objectif était de sceller une étape cruciale de la vie des sœurs franciscaines. Ce corpus récemment constitué présenté aux côtés d'un mobilier authentiquement *vintage* pour ensuite être entièrement décontextualisé semble appartenir à deux mondes en transition. L'exposition tire de la sorte sur deux manches : celle d'un centre d'histoire classique et celle d'un musée d'art contemporain. De surcroît, ce qui m'a agacé lors de ma visite de l'exposition me saute aux yeux lorsque je retourne à nouveau dans la chapelle du Sacré-Cœur : l'évidente absence des religieuses ayant emporté avec leurs âmes discrètes l'âme des lieux, leurs chuchotements, leurs rires et leurs prières, laissant derrière elles un silence glacé que les espaces récemment rénovés n'aident pas à réchauffer. Leur disparition se lit comme une interruption obligée, appuyée par l'urgence de créer des archives, de laisser des traces dans une salle d'exposition elle-même un peu froide. Même si les religieuses reviennent de temps à autre à la maison mère pour y prier et y renouveler leurs vœux à la Vierge, leur départ est palpable, à l'image de l'épaisse accalmie dans laquelle baigne l'oratoire. Ainsi, malgré tous les efforts déployés pour leur rendre hommage à quelques pas des lieux de leur salut, ce sont elles et seulement elles, en chair et en os, qui manqueront le plus à ce parcours. ■

* LE TEMPS RÉVÉLÉ (LES DERNIERS JOURS DU RECOMMENCEMENT). Exposition d'Alicia Lorente. Commissaire : Serge Murphy. Présentée au Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul, à Baie-Saint-Paul, du 24 juin au 5 novembre 2017.